

## Récits de vie comparés de trois intellectuels de gauche : Eric Hobsbawm, Pierre Bourgault, Pier Paolo Pasolini

YVES LABERGE *Québec, Québec*

À propos des ouvrages suivants :

Eric Hobsbawm. 2007. *Franc-tireur. Autobiographie*. Traduit de l'anglais par Dominique Peters et Yves Coleman. Paris : Hachette Littératures, collection Pluriel. [Édition anglaise parue en 2002 sous le titre *Interesting times : a twentieth-century life*]. 519 pages. ISBN 978-2-01-279368-2

Jean-François Nadeau. 2007. *Bourgault*. Montréal : Lux Éditeur, collection Histoire politique. 606 pages. ISBN 978-2-89596-051-5

Pier Paolo Pasolini. 2007. *Entretiens avec Jean Duflot*. Paris : Éditions Gutenberg. 257 pages. ISBN 978-2-35236-008-7

Je parle d'une intégration indispensable, et qui est celle de tout homme voulant agir dans la cité. C'est dans la cité, non contre elle, qu'il faut changer la vie.

Pier Paolo Pasolini, *Entretiens avec Jean Duflot*, 89<sup>1</sup>.

Au-delà du pléonasme entourant l'image de l'intellectuel de gauche, cette note critique sera centrée sur trois figures importantes de la gauche au cours du vingtième siècle, dans trois pays différents : l'historien Eric Hobsbawm, l'homme politique Pierre Bourgault et l'écrivain Pier Paolo Pasolini<sup>2</sup>. Aucun d'entre eux n'était politicologue; pourtant, ils ont parlé de politique durant toute leur vie. Leur orientation politique, leur engagement social et leur position minoritaire dans des sociétés capitalistes auraient pu les marginaliser, mais la force de leurs idées et de leurs discours les a rendus inoubliables. À part leurs positions politiques communes, rien ne les rapprocherait, sauf la parution récente des trois livres leur étant consacrés, qui seront présentés successivement.

*Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique*  
41:1 (March/mars 2008) 203–209 doi: 10.1017/S0008423908080104

© 2008 Canadian Political Science Association (l'Association canadienne de science politique)  
and/et la Société québécoise de science politique

## Un historien marxiste en Angleterre : Eric Hobsbawm

Historien célèbre et professeur émérite de l'Université de Londres, Eric Hobsbawm (né en 1917) a publié son autobiographie en 2002, à l'âge de 85 ans, après avoir rédigé une douzaine de livres<sup>3</sup>. Parmi ses ouvrages, on compte une histoire du marxisme et une histoire du vingtième siècle<sup>4</sup>. Sur le plan théorique, on lui doit entre autres le concept de «tradition inventée». Encore en 2007, Hobsbawm participait toujours à de multiples débats<sup>5</sup>.

Polyglotte, Hobsbawm a grandi dans un milieu cosmopolite et vécu successivement à Alexandrie, à Vienne et à Berlin, avant de s'établir en Angleterre en 1933, puisqu'il était de naissance un sujet britannique. Or, son choix de l'exil vers les faubourgs de Londres fut en bonne partie forcé : encore d'âge mineur, mais orphelin, Juif et déjà communiste, il se sent de trop lors de l'avènement de l'Allemagne hitlérienne. Avant même de devenir adulte, Hobsbawm se considérait déjà comme un intellectuel et un marxiste (92). C'était l'époque où il écrivait son journal personnel, dont des extraits inédits seront cités dans son autobiographie, afin de laisser s'exprimer le jeune Hobsbawm (122, 124, 206). Il entre, en 1936, à l'Université de Cambridge pour ne plus jamais quitter le milieu universitaire (125).

En adoptant une approche réflexive tout au long de son récit, Hobsbawm réussit à analyser sa traversée du vingtième siècle. A posteriori, il comparera son propre engagement communiste à celui de la génération de Mai 68, qu'il jugera presque similaire, à quelques différences près : ainsi, en 1932, l'objectif d'une prise de pouvoir politique semblait indispensable à la jeune génération de l'Allemagne de Weimar pour parvenir à un changement social (91). De plus, comme l'explique Hobsbawm avec nuance, «les intellectuels communistes n'étaient pas des dissidents culturels»; autrement dit – et c'est une distinction primordiale – il n'y avait pas comme par la suite des clivages entre générations ou groupes d'âge, mais on pouvait uniquement constater des divergences sur le plan des idées et des conceptions politiques (92). Selon Hobsbawm, ce sont d'abord les désaccords idéologiques qui divisaient la population et les individus entre eux et non leur appartenance à un groupe d'âge précis.

Hobsbawm décrit sa propre attitude de dissident au sein du Parti communiste : «En regardant celui que j'étais en 1956 avec l'œil d'un historien plutôt que d'un autobiographe, je vois que deux choses expliquent que je sois resté au Parti, bien qu'à l'évidence j'aie envisagé de le quitter.» (259). Ses motivations initiales pour adhérer au parti découlaient du fait qu'il vivait alors à Berlin et que son goût du communisme n'était nullement une réaction anti-fasciste, mais bien une volonté antérieure et beaucoup plus profonde de poursuivre les acquis de la

révolution d'Octobre 1917 (259). Plus loin, Hobsbawm utilise d'ailleurs une belle formule pour décrire, avec son vocabulaire d'historien, le caractère universel de la civilisation française et l'admiration unanime de tous les occupants et chefs militaires ayant séjourné en France au fil des guerres, voulant que «les conquérants se considéraient un peu comme des Romains parmi les Athéniens» (381).

Hobsbawm se désigne comme un «non-utopiste d'âge mûr» (306) et empruntera plus tard – sans le citer – la formule chère à Raymond Aron : «un observateur engagé», tout en rappelant qu'il avait pratiquement cessé ses activités militantes après 1956 (317). Sur ce point, Hobsbawm affirme se distinguer de ses contemporains Pierre Bourdieu et Noam Chomsky (317). En revanche, Hobsbawm demeure critique toute sa vie, même envers plusieurs régimes communistes et les travaillistes anglais, pour éviter qu'ils n'adoptent le *credo* néo-libéral et, ce faisant, ne contribuent à le légitimer. Hobsbawm disait à propos du gouvernement de Tony Blair qu'il se devait de demeurer vigilant envers le nouveau pouvoir travailliste, tout en étant conscient que la critique seule n'était pas l'unique manière de changer les choses : «si la critique n'était pas suffisante, elle restait plus essentielle que jamais». (332).

Comme dans beaucoup d'autobiographies d'écrivains érudits de sa génération, du moins en Europe, Hobsbawm situe ses années de formation intellectuelle en indiquant les œuvres l'ayant marqué. Il raconte comment il a pu localiser des ouvrages marxistes dans les bibliothèques publiques de Londres, au milieu des années 1930, et il souligne contre toute attente l'influence des écrits de Staline, appréciés alors pour leur valeur pédagogique, à un moment où les livres marxistes étaient difficiles à trouver en Angleterre (121). Lecteur infatigable, Hobsbawm mentionne à tout moment une multitude de livres et d'auteurs de tous genres : il considère *De la démocratie en Amérique* comme «le meilleur livre jamais écrit sur les États-Unis» (480).

L'une des parties les plus intéressantes de cette autobiographie est certainement le chapitre consacré aux livres écrits par Hobsbawm, à commencer par *Les Primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, en 1959 (362). Contrairement à beaucoup d'historiens de talent, Hobsbawm a connu un vif succès avec plusieurs de ses livres, tant au niveau critique qu'en ce qui concerne les ventes et les traductions. Afin d'expliquer sa bonne fortune, il souligne le rôle essentiel de son agent littéraire et des fondations qui ont financé ses travaux (369), mentionnant au passage que l'un de ses derniers livres, *L'âge des extrêmes 1914–1991*, a été traduit en 37 langues (365), pour ensuite constater avec une touche de regret que ses travaux n'ont presque jamais été édités ou traduits dans des pays socialistes (365). Également en 1959, Hobsbawm avait notamment fait paraître un recueil important de ses articles sur le jazz publiés durant les années 1950 dans divers magazines spécialisés, *The Jazz Scene*, sous

le pseudonyme de Francis Newton, qu'il avait choisi en hommage au jazzman Frankie Newton, qui s'était déclaré communiste<sup>6</sup>. Tout comme le sociologue Howard Becker, Hobsbawm sera un passionné de jazz pour des raisons à la fois musicales et symboliques.

On remarquera au passage dans cette autobiographie quelques allusions au Canada. Hobsbawm se réjouit du prix qu'il a remporté au Canada pour son livre *L'âge des extrêmes 1914–1991* (365). Il signale brièvement un membre de sa famille émigré au Canada pour devenir chimiste (103); on mentionne aussi un ami économiste canadien, Harry Johnson, qui séjourne en Angleterre (225). En visite à Cuba au début des années 1970, Hobsbawm côtoie ceux qu'il nomme «ces charmants intellectuels canadiens qui ne parvinrent pas à me convaincre que leur projet de créer une sierra Maestra dans les forêts du Québec allait faire avancer la cause de la révolution mondiale», pour ensuite s'interroger sur leur véritable identité, les soupçonnant même d'être ces terroristes du FLQ exilés à La Havane à la suite de la crise d'Octobre 1970! (310). Ailleurs, pour illustrer l'intensification du sentiment antiaméricain, Hobsbawm rappelle que l'Australie et le Canada surpasseraient désormais les États-Unis sur la liste des pays préférés des candidats à l'émigration (480). Le chapitre 22, consacré à l'Amérique («De Roosevelt à Bush»), figure parmi les plus riches en observations : Hobsbawm y constate l'absence d'une idéologie nationale et d'une identité collective, puis commente le caractère exceptionnel de Manhattan (482). Hobsbawm ajoute que «personne ne contrôle les États-Unis aujourd'hui», tout en affirmant que l'Amérique peut encore déstabiliser le monde (488). Enfin, il affirme ne pas considérer l'anti-américanisme comme étant un problème, même s'il croit que «la planète ne risque pas d'être américanisée» (488). Dans sa conclusion, Hobsbawm réaffirme l'importance pour l'historien de demeurer sceptique et de toujours se baser sur des faits et leurs sources (493). L'auteur n'use pas de complaisance et sait reconnaître ses erreurs. À propos des années 1960, Hobsbawm admettra s'être trompé dans ses interprétations immédiates exprimées dans un article qu'il évoque pour le dénigrer : «il est aujourd'hui facile de voir que je ne saisisais pas la signification des années soixante».

Je ne reprocherais qu'une seule chose à l'éditeur, soit le choix de ce titre qui ne laisse rien entendre de la richesse du contenu. Évidemment, la réputation de son auteur compense pour l'aspect plutôt vague de son intitulé.

### **Un polémiste exceptionnel : Pierre Bourgault**

Lui-même journaliste au quotidien *Le Devoir*, Jean-François Nadeau consacre la première biographie jamais écrite sur l'homme politique

québécois Pierre Bourgault (1934–2003). Ce livre rigoureux place la barre très haute pour de prochains biographes : documentation très diversifiée (livres, manuscrits, journaux, correspondance privée, archives), témoignages nombreux recueillis de ses proches, analyse soignée et nuancée, style vivant. Toutes les périodes de sa vie y sont décrites minutieusement<sup>7</sup>.

Au-delà des étiquettes et des nombreuses professions qu'il a occupées, de la télévision de Radio-Canada jusqu'à l'UQAM (402), Bourgault devrait d'abord être défini comme un indépendantiste (94). Pour plusieurs, il demeurera, sans en être le fondateur, la figure la plus mémorable d'un parti politique : le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN)<sup>8</sup>. Tous les moments marquants de sa vie (publique et privée) sont relatés, dont la fameuse manifestation lors de la visite de la Reine d'Angleterre à Québec, le 10 octobre 1964. Ce jour reste gravé dans les mémoires comme étant le «Samedi de la Matraque», au mythique Centre Durocher, au lieu même où sera fondé le Parti Québécois quatre années plus tard. Bourgault déclarera par la suite : «la provocation, c'était ma force et ma faiblesse» (192).

Des divergences de vues peuvent apparaître si on compare la vision et la manière d'agir de Pierre Bourgault à celles d'Hobsbawm, par exemple à propos des moyens de parvenir au changement social. Alors que pour Hobsbawm le changement politique devait forcément emprunter la prise de pouvoir au gouvernement (Hobsbawm : 91), on remarque que pour les membres du RIN, l'action politique passe par d'autres moyens que la voie électorale. En 1962, ils ne disposent ni des ressources ni de l'organisation pour participer directement aux élections provinciales (Nadeau : 165). Les actions les plus mémorables du RIN demeurent les démonstrations publiques, proches du principe de l'Agit-prop. Présent lors de la fameuse visite du Général de Gaulle à Montréal, invité gênant lors du défilé de la Saint-Jean en 1968, il restera indépendantiste tout en étant en marge du Parti Québécois et de René Lévesque (387). Bourgault apparaît parfois comme un élément encombrant, embarrassant pour le Parti, qui se veut modéré (387). Jusqu'à la fin de sa vie, Bourgault revendique son statut d'intellectuel, qu'il définit simplement comme «quelqu'un qui privilégie les choses de l'esprit» (521). Mais il dénoncera plus tard le désengagement de certains d'entre eux : «si les intellectuels ont si mauvaise presse au Québec, c'est que beaucoup d'intellectuels refusent de se voir comme tels et refusent de prendre leurs responsabilités comme telles» (522).

Cette imposante biographie comble un vide, car beaucoup d'événements relatés ici sont exposés selon plusieurs points de vue. Par exemple, lors de son cycle de conférences prononcées dans l'Ouest canadien en 1965, il déclarait alors à propos de son auditoire venu l'entendre : «ils préféreraient évidemment nous reconnaître dans les moutons d'autrefois,

mais ils préfèrent tous voir le Québec indépendant plutôt que de voir la Colombie-Britannique bilingue» (199).

La biographie rédigée par Jean-François Nadeau réussit à faire comprendre comment Pierre Bourgault pouvait soulever les foules, en citant plusieurs extraits de ses discours. Ainsi, à son auditoire de jeunes universitaires de l'Ouest, Bourgault adressait en anglais des formules provocatrices qui savaient toucher la jeune génération de 1965 : «Ne vous occupez pas du Québec, occupez-vous du Canada. Le Canada est bien plus colonisé que le Québec peut l'être. [...] You need a revolution as much as we do, but you don't have the guts to do it» (200).

### **Un intellectuel d'exception : Pier Paolo Pasolini**

Sur notre continent, on se souvient d'abord de Pier Paolo Pasolini (1922–1975) en tant que cinéaste controversé. En France, il est plutôt vu comme un essayiste et un théoricien de la culture, mais dans son Italie natale, son nom évoque davantage un intellectuel et un journaliste<sup>9</sup>. Les propos de Pasolini, rapportés textuellement, sont toujours très politisés. D'ailleurs, le mot qui revient le plus souvent dans son vocabulaire serait «fasciste», rencontré presque à chaque page. À propos du caractère hermétique de ses propres oeuvres, Pasolini déclarera : «je considère la tyrannie des mass media comme une forme de dictature à quoi je me refuse de faire la moindre concession» (75). Parmi les moments marquants de sa vie, Pasolini évoque l'influence «décisive» de Gramsci (28) et son adhésion au Parti communiste italien (29). Lorsque Jean Dufлот demande à Pasolini de définir l'intellectuel, ce dernier le considère par définition comme étant fondamentalement un «exclu» (82). Les remarques de la dernière partie des entretiens, réalisés en 1975, sont particulièrement frappantes. Faisant référence aux tendances sociales qu'il observe dans l'Italie des années 1970, Pasolini déplore que «cette société moyenne a basculé dans l'idéologie de la consommation, dans le nouvel hédonisme libéral» (178). Du même souffle, Pasolini évoque même une nouvelle force de domination, plus subtile à ses yeux : «Je crois que nous glissons doucement dans un néo-fascisme plus pernicieux que celui que nous avons connu entre les deux guerres» (179). En fait, Pasolini décrivait de nouvelles formes de domination, plus abstraites et pragmatistes, qui rejoindraient sans la nommer ce que plusieurs commentateurs ont par la suite défini comme étant «la mondialisation», ou que d'autres à cette époque évoquaient en parlant de la société de consommation : «Ce pouvoir est dans la totalisation elle-même des modèles industriels : c'est comme une sorte de possession globale des mentalités par l'obsession de produire, de consommer et de vivre en conséquence» (182).

## Conclusion

Bien qu'ils fussent tous les trois des contemporains, Eric Hobsbawm, Pierre Bourgault et Pier Paolo Pasolini ne se sont pas connus personnellement et ne se sont probablement jamais rencontrés<sup>10</sup>. Cependant, ces trois intellectuels flamboyants ont partagé une vision d'un monde meilleur qui passerait par un changement radical. Ces trois intellectuels sont désormais passés à l'histoire. Ils avaient indéniablement connu une certaine reconnaissance; il nous reste à mesurer l'ampleur de leur postérité.

## Notes

- 1 Pier Paolo Pasolini. 2007 [1970]. *Entretiens avec Jean Duflot*. 89
- 2 Jean-François Nadeau emploie cette expression (284). Mais s'agit-il vraiment d'un pléonasme? Sur le moteur de recherche «Google», l'expression «intellectuels de gauche» (mise entre guillemets) suscite quelque 45 000 entrées, tandis que l'expression «intellectuels de droite» ne reçoit que 648 liens.
- 3 En français, le nom d'Eric John Hobsbawm subit quelques variantes, même sur la couverture de ses livres : le plus souvent Eric Hobsbawm ou Eric J. Hobsbawm, mais parfois Hobsbawn. Les recherches bibliographiques (ou sur Internet) doivent absolument tenir compte de ces variantes. À l'origine, leur nom s'écrivait «Hobsbaum» (18).
- 4 Parmi ses livres, retenons, sous la direction d'Eric Hobsbawm et de Terence Ranger, en 2006, *L'invention de la tradition*, Éditions Amsterdam. L'ouvrage d'Hobsbawm sur le marxisme n'existerait qu'en italien (364).
- 5 Les positions récentes d'Hobsbawm sur le rôle des intellectuels dans la Guerre civile espagnole ont créé un débat chez les marxistes en 2007. Voir : Ann Talbot, «Eric Hobsbawm on the Spanish Civil War: an anti-historical tirade», *World Socialist Web Site*, 16 mars 2007. <http://www.wsws.org/articles/2007/mar2007/hobs-m16.shtml>
- 6 Ce livre méconnu date de 1959 (voir les notes aux pages 177, 271 et 279). En version française, l'ouvrage a été publié par Flammarion en 1966 avec la signature de Francis Newton, sous le titre *Une sociologie du jazz*, dans la collection Nouvelle bibliothèque scientifique.
- 7 Bourgault abordait peu sa jeunesse dans les conversations et ne semblait pas se préoccuper de sa postérité. Voir : Yves Beauregard, 1980, «La passion de l'indépendance. Entrevue avec Pierre Bourgault», dans *Cap-aux-Diamants*, printemps 1998 : 30–35.
- 8 Cette impression d'un Bourgault qui aurait été le fondateur du RIN a confondu plusieurs observateurs. Voir : «*Écrits polémiques*» de Pierre Bourgault, dans *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, 2003, tome 7, Montréal : Fides, 288–289.
- 9 Certains de ses articles ont été édités et traduits en français :  
Pier Paolo Pasolini. 1976. *Écrits corsaires*. Paris : Flammarion.  
Pier Paolo Pasolini. 1980. *Dialogues en public*. Paris : Éditions du Sorbier.
- 10 Toutefois, Jean-François Nadeau évoque brièvement un rapprochement entre les personnalités de Bourgault et de Pasolini quant à leur orientation sexuelle. Ce sera notamment la seule occasion où l'un de ces trois livres mentionne l'un des deux autres personnages retenus dans cette note critique.